

tempête. Puisse-t-il être plutôt le résultat de la tempête déjà déchaînée, hélas! depuis trop longtemps!

En attendant, les événements secondaires vont leur train. La réaction existe toujours contre l'usurpateur. Rome et le Pontife sont en paix. Turin et son roi et ses ministres sont en leur désarroi ordinaire et plus qu'ordinaire, vu que l'état de siège persiste dans le royaume de Naples; preuve que Victor-Emmanuel est adoré des napolitains.

D'un autre côté, l'Eglise, les sujets fidèles, les citoyens paisibles mais *suspects*, sont toujours sous le coup d'une tyrannie croissante; à tel point que pour mieux traquer son monde, le nouveau et paternel gouvernement de Victor fait étamper le pain que ses sujets mangent. Malheur à ceux qui n'ont pas chez eux le signe de l'esclavage. Tel est ce gouvernement improvisé par la force et la ruse, se maintenant de même, et que la presse sans principes, dans tous les pays, ne cesse d'exalter sans mesure et sans pudeur comme étant le gouvernement par excellence vers lequel aspire l'Italie régénérée.

Il est un autre événement saillant que nous avons signalé au commencement de cette chronique; c'est la publication dans le nouveau journal, *la France*, des lettres de M. le Sénateur de la Guéronnière. Cet homme avait déjà ému l'opinion publique par des écrits qui avaient eu pour bon effet de séparer plus que jamais les amis des ennemis de la cause de la justice et de la vérité au sujet des affaires d'Italie. Son plan d'alors parut si peu fondé en principes, et surtout si peu inspiré par l'esprit et les principes catholiques, bien que l'auteur signât son pamphlet du titre de *Catholique sincère*, qu'il soulevât une tempête de contradictions de la part des écrivains véritablement catholiques. Ce fut une fusée perdue que cette œuvre du prétendu catholique. Aujourd'hui, il revient à la charge avec un autre plan. Nous ne pouvons mieux caractériser le nouvel essai de l'honorable mais malencontreux sénateur, qu'en citant ici les paroles d'un journaliste français, aussi bon catholique de principes et de fait, que luttant habile et expérimenté. Voici:—"Il est triste de voir un homme (M. de la Guéronnière), qui a été initié aux secrets de la politique et à la connaissance des hommes, de voir, disons-nous, cet homme donner comme des solutions politiques *des expédients impraticables*; de le voir *se contredire à chaque ligne*; catholique, en proposant ce que *la conscience catholique ne peut que repousser*; conservateur, *en sanctionnant toutes les usurpations de la Révolution* et en lui ménageant une halte qui lui permettrait de nouveaux triomphes; libéral en ne s'apercevant pas que les *principes modernes*, dont il est engoué, *minent tout droit et nécessairement à la ruine des libertés religieuses, politiques, civiles et individuelles*. Puis, pour qu'on ne se trompe point sur la trempe d'esprit et de catholicité que possède M. de la Guéronnière, dont le langage élégant et l'apparence de logique peut séduire les esprits peu attentifs, l'auteur ajoute: "La dernière lettre de l'honorable Sénateur est une véritable condensation

de toutes les erreurs, de toutes les contradictions, de tous les faux principes, qui se trouvent dans les deux brochures qui ont eu le déplorable privilège d'emouvoir si vivement l'opinion." Ces deux brochures, on le sait, ont été généralement attribuées à M. de la Guéronnière.

Dans notre prochaine revue, nous parlerons particulièrement de la France, où l'horizon se rembrunit visiblement, ainsi que des autres états de l'Europe, où le calme et l'ordre sont loin d'être assurés.

CORRESPONDANCES.

Nous espérons que la correspondance qui suit produira de bons résultats, et engagera bon nombre de cultivateurs à employer le procédé qu'on leur suggère.

Monsieur le Rédacteur,

Dans un temps comme celui-ci, où tout le monde se plaint de la rareté du foin, je crois que vous rendriez service à bon nombre de vos lecteurs, en publiant dans votre journal, ce que M. Borie a écrit sur l'alimentation des chevaux. Cet écrit a été publié dans le journal *L'Agriculteur*, en juin 1859.

Je suis persuadé que, si tous les cultivateurs mettaient en pratique ce qui y est recommandé, on entendrait plus parler de disette de foin, ou du moins que bien rarement.

Si je conseille de mettre les avis de M. Borie en pratique, c'est parce que je les ai moi-même expérimentés depuis un an et plus, et que je m'en suis très-bien trouvé. Je suis certain d'avoir dépensé, depuis ce temps, un tiers de fourrage de moins que les années précédentes, et mes animaux étaient en aussi bon état qu'auparavant; car j'ai hiverné mes chevaux, qui sont de moyenne taille, comme sont généralement les chevaux canadiens, avec 5 lbs. de foin haché, mêlé avec 2 lbs. de paille, plus un pot d'avoine par repas.

Voici ce que dit M. Borie:

La Compagnie impériale des petites voitures de Paris a demandé à M. Renault, le savant directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, d'étudier en Angleterre un nouveau mode d'alimentation des chevaux; dont on parlait encore vaguement en France. Nous allons présenter un résumé de l'intéressante communication que M. Renault a faite, après son voyage à Londres, à la Société impériale et centrale d'Agriculture.

Il n'est pas un cultivateur qui ne sache que l'avoine mangée par les chevaux n'est jamais entièrement digérée. Les poules recherchent avidement ces grains perdus dans le fumier; et souvent ils repoussent dans les champs où on les a transportés et enfouis en fumant la terre. Les Anglais avaient remarqué cela tout comme nos cultivateurs, mais ils ne se sont pas dit que ça avait toujours été comme ça, et qu'il en serait toujours de même. Ils ont fait ce raisonnement bien simple: "Si les chevaux ne digèrent pas toutes les graines d'avoine qu'on leur donne, les grains non digérés ne passent point dans l'économie animale; l'avoine qui n'est pas absorbée est de l'avoine perdue, et un bon cultivateur ne doit laisser rien perdre." Une seconde question est venue tout naturellement à leur esprit: "Pourquoi les grains n'ont-ils pas été digérés?—Parce qu'ils n'avaient pas été broyés par la mastication." Et, en effet, le cheval, qui aime beaucoup l'avoine, l'avale un peu gloutonnement et se donne à peine le temps de la mâcher. On a aussi remarqué que le cheval choisissait les meilleurs brins de son foin et gaspillait le reste, qui passait dans la litière. Pour obvier à ces deux inconvénients, on a mâché, pour ainsi dire, l'avoine pour le cheval, et on l'a, non pas concassée, entendez-vous bien? mais écrasée entre deux cylindres unis, remplissant à peu près le but d'un laminoir; et on hache le foin destiné à former la ration de l'animal.